

PROBLEMES NATIONAUX ET REGIONAUX DE L'EMBOUCHE EN AFRIQUE

M. LACROUTS

RESUME

L'embouche industrielle est possible en Afrique. Mais les paysans de Madagascar, du Niger, du Sénégal maîtrisent déjà bien l'embouche à partir des sous-produits de leur exploitation. La culture attelée est aussi capable de participer à l'embouche bovine. Mais cette embouche paysanne ne peut pas être numériquement suffisante. Les feed-lots sont nécessaires.

L'embouche intensive est possible dans la plupart des régions mais non dans les steppes du Sahel. Dans les zones arides de ce dernier la productivité des troupeaux peut augmenter avec l'évolution de la commercialisation consécutive à l'embouche. Cependant, il est nécessaire de s'occuper des autres aspects de l'élevage : naissance, croissance et protection sanitaire.

SUMMARY

National and regional problems of fattening in Africa

Fattening in Africa can be made in feed-lots. But small farmers in Madagascar, Niger and Senegal have yet a good knowledge of feeding with farm by products. Animal-drawn agriculture is also a way for steers fattening. But this small farm fattening cannot be sufficient in number. Feedlots are necessary.

Fattening is possible in various regions of Africa, but not in arid Sahel. Livestock productivity in Sahel can increase with the subsequent evolution of cattle dealing. However, it is necessary to work on the others aspects of husbandry: calving, growth and health control.

Tout au long des discussions qui ont précédé l'ouverture de ce thème, nous avons pu constater que les techniques à mettre en œuvre pour réaliser l'embouche des bovins ont fait des progrès tels qu'elles ne constituent plus un obstacle au traitement du bétail africain. Au plan économique, progressivement, la rentabilité de l'embouche s'améliore, même si les sous-produits sur lesquels on avait beaucoup compté se révèlent insuffisants ou trop coûteux.

Comment se situe de façon générale cette embouche dans l'économie de l'élevage des pays d'Afrique ?

Il est certain qu'il est anormal d'abattre des animaux dans un état de maigreur plus ou moins avancée, alors même que l'on manque de viande. Puisque la technique le permet, il est nécessaire que, dans un laps de temps le plus bref possible, on puisse remettre en bon état tous les bovins avant de les destiner à la boucherie.

On peut le faire de bien des manières. On a largement parlé de l'embouche industrielle et cela nous évitera d'y revenir, sauf pour souligner combien il est important pour les États d'Afrique de tirer le meilleur parti de leurs ressources en aliments du bétail. Il faut éviter de les exporter lorsqu'ils peuvent être valorisés sur place de façon presque équivalente par la transformation en viande. Et s'il est jugé nécessaire de transformer la mélasse en alcool pour des raisons financières, une part suffisante doit être réservée à l'embouche bovine.

Cela dit, l'embouche paysanne peut revêtir un caractère intensif certain. A Madagascar, les paysans achètent des bœufs maigres et les placent dans ce que l'on appelle une « fosse » où ils leur distribuent une nourriture abondante, d'abord faite d'herbes fines puis de manioc. La technique a été très affinée au cours des temps ; elle donne des animaux fins, gras, très recherchés sur le marché de Tananarive. Dans des régions plus éloignées de la ville, l'embouche fait appel au pâturage avec des compléments de manioc et donne des animaux bien finis quoique moins gras.

Au Niger, le long du fleuve, l'emploi de l'herbe qui pousse à la décrue (le bourgou), de diverses pailles et d'issues de riz, a permis le développement d'une embouche par les paysans qui transforment des animaux auparavant quasiment sans valeur, en bêtes de boucherie très bien commercialisées. Au Sénégal également l'embouche bovine par les paysans donne des carcasses remarquables. On nous a parlé du bœuf au piquet et la réputation des bœufs de Toubatoul n'est plus à faire.

Dans toutes les régions où se développe la culture cotonnière, la culture attelée prend de l'ampleur. Or, le bœuf de trait n'est-il pas en même temps un animal d'embouche ? Acheté jeune, léger, il va pendant quelques années prendre du poids et du muscle car le paysan s'en occupe bien. Puis l'âge venu, une courte embouche intensive en fera un animal de

boucherie de premier choix. Cette embouche intensive doit donc être encouragée car elle apporte une plus-value qui profite au paysan emboucheur ainsi qu'à l'économie nationale. Elle s'intègre donc bien dans le développement au sens plein du terme.

Mais doit-on se limiter à l'embouche paysanne ? Il faut bien voir qu'elle a des limites. D'abord la main-d'œuvre ; une famille ne peut « à temps perdu » emboucher qu'un nombre limité de bovins. Ensuite, c'est la disponibilité en aliments qui n'est pas extensible ; ce qui fait l'intérêt de l'embouche paysanne, c'est l'emploi de tous les sous-produits de l'exploitation agricole et le paysan ne peut guère se permettre d'acheter des aliments. C'est ainsi que, pour reprendre l'exemple de Madagascar, dans les environs de Tananarive, près de dix mille bœufs sont engraisés en fosse chaque année et environ trente mille bénéficient d'une embouche moins intensive. Mais on abat chaque année 100 000 têtes et il reste donc 60 000 bovins qui, venant à pied de l'Ouest, sont abattus très maigres. Seule une embouche industrielle permet de combler la place que l'embouche paysanne laisse vacante.

Au plan régional, les divers Etats d'Afrique se trouvent dans des situations différentes face à l'embouche bovine. Mais il n'en est aucun qui ne puisse en tirer bénéfice soit directement, soit indirectement.

Dans les régions humides se trouvent certains sous-produits comme les tourteaux de palmiste ou de coprah, l'herbe pousse à profusion. Dans les zones de savanes, c'est le *Stylosanthes gracilis* qui pousse, la graine et le tourteau de coton qui sont disponibles. Si l'on peut irriguer, la canne à sucre est cultivée sur les sols convenables et la sucrerie produit des quantités considérables de mélasse. Dans

les régions plus sèches, l'embouche demeure possible le long des fleuves où la production de fourrages devrait être intensifiée.

Reste le Sahel, au nord de la zone des cultures. Il n'est guère possible d'envisager d'y engraisser intensivement le bétail. Cependant, si l'embouche permet d'amener valablement à l'abattoir les animaux à un âge plus jeune, elle fera que le nombre de mâles entretenus sur les pâturages sahéliens pourra diminuer ; en contrepartie le nombre de vaches pourra s'accroître et la productivité du troupeau augmentera, au bénéfice des éleveurs. Il suffit que le prix payé à l'éleveur soit suffisant et l'évolution que l'on observe actuellement va bien dans ce sens.

On voit donc que l'embouche, si elle apparaît nécessaire pour tirer le meilleur parti de l'élevage africain, ne doit pas être présentée (certains le font) comme une entreprise capable d'enrichir les uns aux dépens des autres. La production et la commercialisation du bétail et de la viande sont l'un des grands traits d'union entre les régions de l'Afrique de l'Ouest. L'embouche s'intégrera à ce trait d'union et le renforcera en bénéficiant à tous.

Pour cela évidemment, les programmes de développement ne doivent pas se contenter de la phase d'intensification finale mais s'intéresser avec autant de moyens (sinon plus) à l'élevage naisseur qui traverse depuis plusieurs années une période particulièrement difficile. La sécheresse, dont les effets catastrophiques ont été évoqués à plusieurs reprises durant ce colloque, peut conduire les pasteurs transhumants à changer leur comportement traditionnel en leur apprenant les possibilités d'alimentation de complément et en favorisant la vente des jeunes mâles pour la culture attelée et l'embouche.